

## LES RENCONTRES INTERNATIONALES DE LA PHOTOGRAPHIE D'ARLES

Comment une petite cité de province a pu susciter l'événement critique et artistique le plus important au monde en photographie, et comment celui-ci retentit en retour sur la création régionale, tel est l'objet de cette communication.

---

Arles est une ville de 50 000 habitants située au bord du Rhône que rien ne prédisposait à devenir la capitale estivale de la photographie mondiale. Avant d'être le lieu des Rencontres Internationales de la Photographie, son prestige reposait sur quatre éléments : l'héritage romain, avec notamment un théâtre et des arènes ; celui de Mistral, le grand poète méridional, qui y a organisé un musée des traditions provençales ; le mythe de la Camargue, dont Arles est la porte et qui recèle le lieu sacré de pèlerinage de tous les Gitans et Bohémiens du monde ; celui de Van Gogh dont les touristes cherchent en vain la trace dans les cafés arlésiens. Aussi la vie artistique locale, capitalisant ces éléments, se cristallisait-elle en un festival d'été qui, utilisant les lieux scéniques romains, se vouait à l'opéra, genre goûté des méridionaux, avec comme programme obligé Mireille de Gounod (pour célébrer Mistral) et Carmen de Bizet (pour évoquer les Gitans), et organisait aussi de belles expositions de peinture et de tapisseries au musée Réattu et dans la toute proche abbaye de Montmajour.

Arles avait un autre grand homme, vivant celui-ci, dont les images transmutant les cristallisations de sel et les plantes desséchées de la Camargue en abstraites écritures d'ombre et de lumière avaient peu à peu acquis une réputation mondiale. C'est cet homme, Lucien Clergue, profondément attaché à sa province par sa vie et par son oeuvre, qui allait être l'inventeur des Rencontres Internationales de la Photographie.

Celles-ci sont nées en 1970 de la volonté concertée de trois hommes : Lucien Clergue, photographe, Jean Maurice Rouquette, conservateur des musées de la ville d'Arles et Michel Tournier, romancier et critique, auteur à la télévision de remarquables émissions

sur la photographie. Il faut souligner le fait, exemplaire, que cette entreprise a été l'oeuvre de la triade fondamentale d'acteurs, le créateur, le critique et le conservateur, sans lesquels l'art ne serait pas l'institution vivante qui nous intéresse.

---

Il n'est pas question ici de faire l'historique des Rencontres Internationales, mais simplement de rappeler quelques étapes significatives de leur développement pour expliquer comment elles vivifient l'activité photographique régionale.

En 1970, en France, la photographie n'existait pas du tout sur le plan administratif et était très peu considérée sur le plan artistique. Aussi fallut-il la conjonction du prestige international et de l'enracinement local de Lucien Clergue pour faire accepter qu'au sein du festival d'Arles on fit une toute petite place à cet art. La première année les soirées de projection réunissaient 30 personnes dans la salle des mariages de la mairie. Quatre ans plus tard, avec la venue d'Ansel Adams qui pour la première fois franchissait l'Atlantique, et la participation de Brassai, les rencontres déplaçaient 800 spectateurs par soirée dans la cour de l'archevêché et commençaient à rivaliser en importance avec le reste du festival. Aussi en 1976 leur organisation devint autonome et en 1979 la ville leur attribuait pour siège permanent un hôtel particulier du 18ème siècle, tandis que chaque soirée attirait 2.000 spectateurs dans le théâtre antique. En 1980 un centre international de l'image photographique est mis en place. En dix ans, ce qui, selon l'expression de Clergue était "une verrue" sur le festival traditionnel d'Arles, est devenu le principal événement de la vie de la cité et un pôle d'attraction pour les gens d'images du monde entier.

Dès la première année la volonté de faire de ces Rencontres un lieu de confrontation des ressources locales et des réalisations internationales se traduisait dans le fait que deux des trois photographes invités, Brihat et Sudre, quoique n'ayant rien de "local" dans leur travail, habitaient la région et que l'exposition accrochée au musée Réattu était consacrée à Weston. En 1972, les

invités, Lartigue et Jean-Loup Sieff sont encore français et l'exposition montre l'oeuvre du japonais Hiro. En 1973 devant le succès obtenu, les Rencontres s'ouvrent sur le grand large : le français Dieuzeide et l'italien Fulvio Roiter sont invités d'honneur et des expositions sont consacrées à Cunningham, Curtis et Strand, tandis que Judy Dater, Lee Friedlander, Jerry Uelsman, Jack Wellpott projettent et commentent leurs photographies. Depuis la plupart des photographes qui comptent sont passés par Arles. Qu'on en juge par cette liste qui n'est pas du tout exhaustive : Abbas, Alma — sy, Adams, Baldus, Bauret, Boubat, Brendt, Brassai, Bravo, Brihat, Callahan, Cartier-Bresson, Charbonnier, Dater, Dieuzeide, Doisneau, Erwitt, Farova, Fontana, Fraissenet, Freund, Friedlander, Gal, Gibson, Haas, Harbut, Hill, Hosoe, Ikko, Izis, Karsh, Kertesz, Klein, Krims, Kryzenouski, Lartigue, Le Querrec, Macijauskas, Mark, Michals, Mili, Model, Neüssus, Nilsson, de Noojer, Riboud, Roiter, Rubinstein, Saudek, Shinoyama, Smith, Stewart, Sudek, Sudra, Tress, Ueda, Uelsmann, Vogt, Wellpott. Des soirées ont été consacrées à des écoles et à des groupes nationaux d'Allemagne, Angleterre, Belgique, Espagne, France, Italie, Japon, Pologne, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, URSS ... Arles est bien devenue le rendez-vous du Gotha international de la photographie.

Au fur et à mesure que le succès venait, les Rencontres ont diversifié leurs activités. Outre les expositions (il y en a eu 11 en 1980 : Charles Nègre, Yves Jeanmougin, Jay Meizel, Arnold Newman, Willie Ronis, Cuchi White, Christian Vogt, 70 photographes anglais, ...), sont organisés des ateliers où sous la direction de professionnels de tous pays des stagiaires toujours plus nombreux viennent se perfectionner dans les domaines les plus divers de l'activité photographique. Cela commença en 1971 avec une seule journée de photographie en Camargue animée par Clergue ; en 1973 c'étaient les américains Dater, Uelsman et Wellpott qui s'occupaient de 30 stagiaires ; en 1977, 8 ateliers dirigés par 16 photographes (Haas, Krims, Le Querrec, Michals, Riboud, ...) accueillèrent 244 stagiaires de 20 nationalités, venant surtout d'Europe et d'Amérique du Nord, mais aussi du Pérou, d'Australie, d'Indonésie... En 1980, il y a eu 44 stages, couvrent tous les aspects techniques et thématiques de la photographie, mais aussi les problèmes de commu-

nication, ceux de la réception, de l'analyse stylistique, etc. L'histoire de la photographie y figure aussi ; elle a été tour à tour enseignée par des personnalités aussi diverses que Weston Naef, conservateur du N.Y. Metropolitan Museum, Jim Borcomen, conservateur à Ottawa, Helmut Gersheim, Willie Ronis, ... Enfin il faut mentionner les colloques qui depuis 1972 débattent de thèmes aussi variés que la liberté des photographes, la reproduction de la photographie, son enseignement, ses rapports avec le musée, etc. Divers prix viennent enfin couronner la pratique ou l'édition de la photographie. Le développement fulgurant de toutes ces activités atteste qu'elles répondaient à une attente et un besoin. Là où il y a dix ans ne se rencontraient que des professionnels et quelques amateurs passionnés, se mêlent maintenant artistes, collectionneurs, critiques, éditeurs, directeurs de galerie, conservateurs de musée, universitaires, stagiaires et visiteurs d'un jour, en une foule passionnée qui ne cesse d'augmenter.

---

Or ce caravansérail qu'est maintenant pendant plus d'un mois Arles et où l'anglais rivalise avec le français (ces dernières années la présence américaine a été très forte, en raison de l'importance de la photographie aux Etats-Unis et des liens multiples de Clergue avec ses confrères d'outre-Atlantique) n'a pas fait perdre de vue aux responsables le pays proche. Clergue affirme son souci de favoriser la création locale, et sous le ferment de ce prodigieux levain estival, la photographie a pris en effet, dans la vie artistique régionale, comparativement à ce qui se passe dans le reste de la France, une importance exceptionnelle.

Il faut ici parler des musées, car la décision de constituer une collection de photographies est un véritable acte de création, surtout si, comme c'est le cas pour les musées en question, il s'agit d'une politique de longue haleine, doublée de la volonté de faire voir les œuvres et non pas seulement de les thésauriser.

C'est à Arles, évidemment, au Musée Réattu que l'on trouve la plus importante collection. Commencée en 1965, à une époque où pratiquement aucun musée ne s'intéressait encore à la photographie elle s'est enrichie considérablement du fait des Rencontres. Les

expositions des oeuvres des invités d'honneur sont en effet accrochées au musée Réattu qui par ailleurs organise au cours de l'année d'autres expositions, alternant artiste confirmé et débutant prometteur. Des dons multiples -le musée n'a pas de budget d'achat- récompensent cet effort. A l'heure actuelle, le musée possède plus de 1200 photographies représentant près de 250 photographes de tous pays avec une forte proportion d'américains. C'est pour la France un ensemble considérable.

Le musée Cantini à Marseille a lui aussi fait entrer des photographies dans ses collections dès 1965, donc antérieurement aux Rencontres. Mais depuis 1973 un conservateur s'occupe particulièrement de ce département ; 10% du budget d'achat lui sont maintenant consacrés et une politique originale se met en place, visant d'une part à constituer un ensemble représentatif de la génération des pères de la photographie actuelle : Boubat, Cartier-Bresson, Dieuzeide, Doisneau, Ronis, Souchez, Sudre..., et d'autre part à enregistrer ce qui se passe en Europe dans la jeune photographie. La collection actuelle est d'environ 300 clichés. Le musée Cantini est connu pour la qualité et la cohésion de sa collection de peinture contemporaine, constituée malgré un budget très limité par des achats judicieusement prospectifs auprès d'artistes dont la notoriété n'avait pas encore enchéri les oeuvres. La même politique est mise en oeuvre pour la photographie et s'accompagne d'expositions des acquisitions et de l'oeuvre de grands, comme Haussman, remarquablement présenté l'en dernier. Parallèlement, au palais Longchamp, musée du 19ème siècle, un cabinet d'oeuvres des origines est en cours d'organisation.

Un peu plus loin à Toulon, la photographie est aussi présente au musée. En 1975, Dieuzeide, le célèbre toulousain qui est un pilier des Rencontres d'Arles, et Clergue offraient une centaine d'oeuvres d'artistes très divers. A l'heure actuelle, le musée oriente ses achats vers la photographie historique américaine. 90 Steichen viennent tout récemment d'entrer d'un coup dans ses tiroirs.

Le bilan muséal ne serait pas complet si l'on ne mentionnait le jeune musée de Martigues qui, depuis 1977, accroche en moyenne deux expositions de photographies par an (Maryvonne Gilot-

te, Jacques Reboud, Alain Gualina, Franck Meadow-Sutcliffe, Picasso vu par Edward Quinn,...). D'autre part à Avignon, depuis deux ans, le Conseil Culturel accorde de plus en plus d'importance à la photographie et a montré les oeuvres de Gloagen, Klein, Kryzanowski, Martinez,...

Le deuxième domaine stimulé par l'existence des Rencontres est l'enseignement. En 1975, à l'Université de Provence, Roland Cottet, physicien passionné de photographie, devenu membre du conseil d'administration des Rencontres, fonde un département de photographie où les étudiants reçoivent une formation très diversifiée, théorique et pratique, scientifique et technique, mais aussi historique et critique, faisant de l'histoire de l'art, de la sémiologie de l'image, de la sociologie et de la psychologie de la photographie, etc. Parmi les enseignants, on trouve Clergue, Desvergues, directeur des Rencontres venu de l'université d'Ottawa, Ronis, et bien d'autres familiers des Rencontres. L'institution vit en symbiose avec les Rencontres, dont elle partage la philosophie d'ouverture à toutes les dimensions du fait photographique, et auxquelles elle apporte en été le renfort de ses enseignements et son concours technique.

L'École des Beaux Arts de Marseille-Luminy possède aussi, au sein d'un département de Communication audio-visuelle, une spécialisation "photo", dont le responsable vient des Rencontres d'Arles. L'École des Beaux Arts est de plus engagée dans une politique heureuse d'organisation d'expositions. Après un choix de l'oeuvre de Cartier-Bresson, elle a réuni, avec le soutien du Conseil Régional (entité administrative du Sud-Est de la France) un ensemble de 245 images de 30 photographes de la région Provence-Côte-d'Azur qui a circulé dans de multiples villes. Il est évident que sans l'existence des prestigieuses Rencontres Internationales un organisme d'administration économique comme le Conseil Régional serait beaucoup moins enclin à financer de telles initiatives.

Celle-ci illustre le troisième aspect de l'influence des Rencontres Internationales sur la vie artistique locale, la stimulation de la création photographique, l'incitation au renouvellement et à la recherche que la rencontre de photographes de tous horizons et la confrontation avec leurs oeuvres suscitent.

Tous les photographes de la région sont unanimes à reconnaître que ces Rencontres sont extraordinairement enrichissantes pour leur travail personnel. Les effets ne s'en mesurent pas quantitativement, mais que des photographes aussi divers que Cambéroque, scrutateur des us et coutumes occitans, Martinez, enregistreur des modifications paysagères et géologiques locales, Windenberger, témoin des transformations économiques et sociales provençales, s'accordent sur ce point avec tous leurs jeunes confrères en images, Amar, Le Goff, Barrême, Tulane, etc est significatif, comme l'est la densité, sans égale ailleurs, et que le seul ensoleillement n'explique pas, des photographes installés dans ce sud-est de la France.

Les Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles fonctionnent donc comme un échangeur entre les artistes de la pellicule de la région et ceux du monde entier. Arles en été est un lieu de cristallisation et de diffusion, aussi bien de ce qui vient du dehors que de ce que produit le terroir. La photographie est sans doute une des pratiques artistiques où l'appartenance locale est la moins prégnante ; on est photographe, et non pas photographe de province. Mais la photographie est aussi le seul art qui n'opère qu'à partir de l'enregistrement du monde réel (qui, évidemment, ne prend forme qu'à travers une pratique et un regard singuliers). Le paradoxe fécond des Rencontres d'Arles est que, mêlant et brassant tous les styles et toutes les visions photographiques, elles apprennent aux photographes locaux à voir différemment, c'est à dire mieux, leur province, et à mieux définir et assumer leur identité.

---

Avant de terminer ce bilan optimiste, il faut cependant aussi parler des contraintes de la vie de province. Pour qui a en mémoire la carte du sud de la France, il peut paraître curieux que, parlant du rayonnement d'Arles, on cite la relativement lointaine ville de Toulon et pas la toute proche Nîmes. Il y a sans doute des relations

des relations qui s'établissent entre les deux cités voisines, mais elles ne parviennent pas à estomper le fait que de tous temps le Rhône a été, entre elles, une frontière symbolique ; entre terre de Royaume et terre d'Empire ; entre pays ouvert sur le large méditerranéen et pays adossé à la montagne cévenole. Nîmes la protestante et Arles la catholique se sont longtemps méfiées l'une de l'autre ; Nîmes l'occitane et Arles la félibréenne se boudent encore. A Arles la poussée esthétique internationale butte sur l'héritage historique local.

Puisqu'on en est à parler de province, il faut signaler un autre fait. Chacun sait que la France est un pays outrancièrement centralisé et qu'il n'est bon bec artistique que de Paris. Or dans le domaine des arts visuels et des productions imaginaires, il est trois villes de province qui deviennent chaque année des capitales, éphémères, mais d'autant plus animées pour cela : ce sont, dans l'ordre d'antériorité chronologique, Cannes pour le film, Arles pour la photographie, Angoulême pour la bande dessinée. La dernière a des rivales en Italie ; la première n'a pas le monopole des festivals cinématographiques ; Arles seule détient ce privilège d'organiser un événement local à portée internationale, sans rival dans le monde.

Or l'œcuménisme photographique qui règne à Arles en Juillet est le fruit de l'action de cet homme dont l'œuvre est substantiellement liée au paysage local. Ainsi se vérifie le fait qu'en art l'universel a partie liée avec le singulier, que le plus fort ancrage local est souvent la condition du plus vaste retentissement international.

Jean ARROUYE